

Article 2008

Scolarisation des enfants pasteurs? Les pasteurs sont restés en marge de l'évolution du système scolaire

[Roland Hammel](#)

SNV Tahoua, Niger

Comme bien d'autres services de base, l'éducation scolaire se complique davantage dès qu'on veut envisager d'en améliorer l'accès pour les pasteurs. Ce n'est pas nouveau.

Bien des stratégies ont été tentées depuis des lustres, dans tous les pays africains, pour scolariser les enfants pasteurs. Sous la colonisation, on a parfois contraint les Chefs et les notables à « concéder » au moins un enfant à des écoles de conception quasi militaire, alors que dans le même temps, que le milieu sédentaire adhérait largement à la scolarisation et préparait les élites futures. Certes, l'objectif pour le colonisateur était surtout de préparer une génération de leaders locaux plus dociles et plus enclins à collaborer en tant qu'agents d'administration de l'Etat colonial.

Après les indépendances, cette politique a survécu ça et là, et on a parfois continué à scolariser des enfants nomades par la contrainte, avec une pédagogie autoritaire et acculturant. Le monde Touareg était principalement hostile à cette politique. Souvent, on envoyait plutôt les enfants des captifs. Dans le même temps en Europe, et notamment en Suisse, on enlevait les enfants Tziganes à leurs familles pour les mêmes motifs philanthropiques. C'était toute une époque.

En ce temps là, la chicotte ou ses équivalents locaux sévissait encore largement dans les écoles européennes aussi et les méthodes d'enseignement tenaient davantage du lavage de cerveau et du dressage, que de la pédagogie. L'école devait produire des citoyens obéissants, travailleurs et disciplinés. L'apprentissage par cœur dominait sur une réelle compréhension individuelle des choses.

Depuis, les modèles sociaux se sont largement diversifiés dans la plupart des populations du Sud comme du Nord et l'école a largement dépassé son rôle de « formatage » des consciences pour s'orienter davantage vers le développement des capacités humaines et intellectuelles des individus et les aider à se doter d'un « libre arbitre ». Du moins dans les principes, même si ce n'est pas toujours dans les faits.

Au Niger, de très grands efforts ont été consentis cette dernière décennie pour améliorer et structurer le système, pour impliquer les parents d'élèves dans la gestion des écoles. Les programmes scolaires ont été modernisés, mais malheureusement, la faiblesse des ressources financières, la surcharge des classes et parfois aussi la mauvaise gouvernance, se conjuguent pour maintenir un niveau de résultat très bas. Combien d'enfants de CM2 ne savent ni lire ni écrire ?

Quoi qu'il en soit, et quelle que soient les difficultés, l'école est aujourd'hui perçue comme un moyen d'émancipation et représente un espoir pour la démocratie future et le développement économique de l'Afrique toute entière. C'est l'occasion de se poser la question sur les véritables motivations des institutions internationales qui ont poussé les Etats africains à réduire leurs dépenses dans ce domaine.



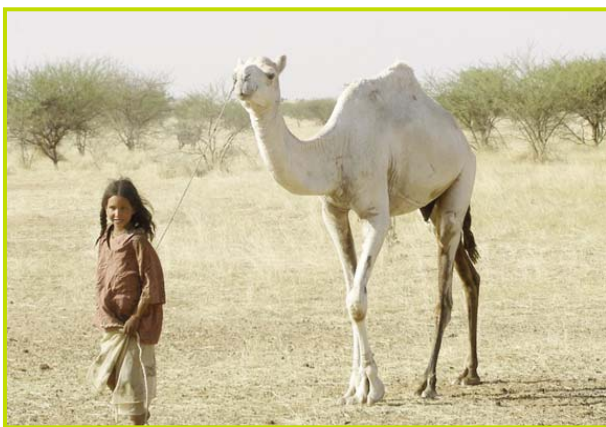
Un vieux problème d'ordre pratique

Pour revenir aux pasteurs, on a vu bien des tentatives louables pour leur permettre d'accéder à l'éducation moderne. Pour les pasteurs et agro-pasteurs qui avaient des habitats fixes, l'accès aux écoles des agglomérations était possible, moyennant toutefois le douloureux renoncement aux caractères culturels, tels que le rasage des tresses pour les garçons touaregs et peuls, par exemple.

Mais pour les autres, la grande majorité, 2 voies principales se dégagent naturellement du problème. Les pasteurs sont mobiles. Donc, on a pensé à deux options :

- a) **Il fallait sédentariser les pasteurs pour que leurs enfants puissent aller à l'école.** A cette solution se liait d'autres considérations, politiques notamment. La conviction que le mieux être des pasteurs passait forcément par un habitat stable et l'abandon d'un mode de vie jugé archaïque (*et facteur d'instabilité*), semblait s'accorder avec la fausse croyance que leur mode de production était moins performant. Cette voie fût de loin la plus courante. Au Niger, on créa des « écoles nomades » sédentaires, implantées sur les sites qui semblaient devoir devenir des sites de sédentarisation, à proximité des puits devenant des villages, dans les postes administratifs, etc... dans les faits, peu d'enfants réellement pasteurs¹ sont passés par ces écoles, pour de multiples raisons. Elles ont surtout été fréquentées par les enfants des fonctionnaires et des militaires.
- b) **Autre idée, il fallait que l'école suive les élèves.** Cette option, plus rare, a été tentée dans plusieurs pays. Elle avait le grand mérite d'avoir reconnu avant l'heure, la valeur du mode de production pastoral et la nécessité absolue de la grande mobilité des troupeaux et des familles pour le fonctionnement optimum de ce système de production. Malheureusement, il était difficile de recruter des instituteurs capables et surtout, enclins, à suivre le mouvement saisonnier des troupeaux et de leurs jeunes bergers. De plus, les pasteurs ne vivent pas en permanence par groupes homogènes. Ils se répartissent dans l'espace selon la disponibilité des ressources et selon les saisons. L'école mobile représentait une contrainte, voir une entrave à la fluidité des mouvements et à la variété des stratégies de gestion des ressources. Ce n'était donc pas une solution si évidente qu'il n'y paraissait au premier abord.

Un vieux problème philosophique



Le monde nomade résiste à la scolarisation, c'est un « lieu commun » très courant et encore assez actuel. Mais se demande-t-on pourquoi ? On se le demande parfois, mais le plus souvent la réponse est stéréotypée et puisée dans un grand sac inépuisable qui s'appelle : « **résistance des nomades à tous les changements et à toute amélioration de leur qualité de vie** », dans lequel on a pris l'habitude de piocher des réponses toutes faites à tous les échecs des politiques de développement qui les concernent.

La réponse n'est pas si simple, évidemment.

¹ Il est important de distinguer les enfants réellement pasteurs. C'est pour eux que le problème se pose, et non pas pour les enfants qui sont simplement « de culture d'origine pastorale » mais dont les parents sont sédentaires et vivent d'autre chose que de l'élevage mobile.

Il y a quelques questions fondamentales, selon moi, qu'on doit d'abord se poser si on veut essayer de comprendre la difficile communication qui prévaut entre l'école et les parents pasteurs et lui trouver des solutions.

En tant que parents, n'avons-nous pas tous comme principale ambition de servir de modèle à notre enfant, de lui transmettre un grand nombre de valeurs auxquelles nous croyons, des connaissances auxquelles nous accordons une grande importance ?

Ne sommes nous pas des maillons d'une longue chaîne qui passe le flambeau d'une culture et de capacités endogènes de générations en générations ?

Le lien entre parents et enfants, dans toutes les cultures et dans toutes les religions, n'est-il pas basé sur l'affection, le respect des anciens, l'estime réciproque, la cohésion familiale, la fierté d'appartenir à un groupe social déterminé ?

La fierté légitime de l'enfant d'avoir des racines, n'est-elle pas le sentiment de sécurité qui donne des ailes au futur adulte ?

La diversité culturelle de l'humanité n'est-t-elle pas un trésor qui nous enrichi tous ?

Et cette diversité dans les différentes cultures qui se côtoient au Niger, serait-elle un frein à l'identité nationale et au progrès social ? Personnellement, je crois que c'est plutôt une chance que cette multiplicité culturelle.

Jusque dans un passé proche, l'enfant pasteur, venu du campement familial, se trouvait dans une école où il était en minorité, avec des enseignants qui ne connaissaient ni ne comprenaient son milieu, avec des gérants de cantines et de dortoirs qui étaient imprégnés des préjugés sur son origine ethnique et le métier de ses parents. Qu'est-ce que cet enfant recevait comme message de sa confrontation avec ce monde nouveau et guère bienveillant pour lui ?

Le programme scolaire lui-même, entre les lignes des manuels, faisait la promotion d'une vie nouvelle, moderne, en tant que fonctionnaires, intellectuels, plus ou moins citadins et ce, depuis le primaire. L'origine pastorale ou paysanne était dès lors et de fait, comprise comme une condition misérable et archaïque dont l'école permettait de s'affranchir. L'élève devait donc sortir de la fange misérable où se trouvaient encore ses parents et revenir un jour plein de science et de recettes miracles pour apporter le développement au village, ou au campement, mais surtout, devenir un citoyen de ce monde moderne que l'on croyait définitivement en marche et accessible à tous. Dans la pratique quotidienne, dans la classe, le message reçu correspondait à peu près à ça :



« si tu n'apprends pas tes leçons tu resteras derrière les chèvres toute ta vie, comme ton père, et tu seras oublié au bord de la route du progrès ».

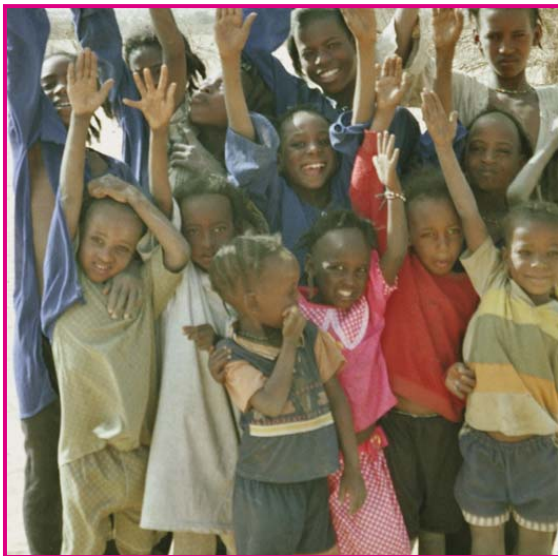
Casser l'image de l'individu en détruisant celle des parents dès la petite enfance n'est pas un bon principe pédagogique. Ce n'est pas une méthode qui aide un individu à se structurer et à développer la confiance en soi indispensable à l'évolution intellectuelle. Cela n'empêche pas d'apprendre des leçons par cœur car la chicotte peut venir en pédagogie d'appui, mais cela perturbe gravement les futures capacités de libre arbitre et d'analyse objective.

Par contre, cette méthode est très efficace pour couler les jeunes esprits dans des moules pré-établis et en faire des sujets dociles et obéissants, conformes à l'idée qu'une génération d'enseignant se fait d'un mode de vie « moderne ».

Et je suis personnellement convaincu, que même si ce n'est jamais exprimé et formulé sous cette forme, c'est bien cette distorsion entre la réalité de l'école et les besoins éducatifs, psychologiques et affectifs, qui amène les pasteurs à « épargner » à leurs enfants un douloureux et irrémédiable processus de déconstruction de l'individu. Les parents savent, sentent, que leurs enfants seront triturés psychologiquement, qu'ils ne seront plus jamais les mêmes. De plus, ils se rendent compte

que durant très longtemps, les enfants passés dans cette machine ne sont pas tous devenus des éléments féconds de leur société... Loin s'en faut. Il est assez frappant de voir que c'est parfois dans cette génération de fils de pasteurs scolarisés, que sont le plus enracinés les préjugés courants envers le monde pastoral. Comme si pour compenser leurs origines, ces fonctionnaires devaient se montrer plus royalistes que le Roi, plus fonctionnaires que l'administration, plus rationnels que Descartes, mieux formatés que leurs collègues.

Or, il est aussi facile pour ces parents, de constater qu'aujourd'hui, l'école n'ouvre pas non plus la voie à une vie plus facile matériellement et à la sécurité. Le métier de pasteur indépendant, basé sur des connaissances fiables et reconnues, semble bien plus un gage de bien être que la condition de salarié mal payé.



De vieilles questions qu'on se pose trop rarement

L'école ? Mais pour quel objectif précisément ? Cela peut paraître incongru de poser cette question ! Et pourtant il le faut... Est-ce que l'école doit seulement permettre à l'enfant de sortir de sa condition de pasteur ? Est-ce que ça le destine à devenir fonctionnaire ? Est-ce que ça doit permettre plus tard qu'il sache « *faire des dossiers* » au profit de la communauté ? Espère-t-on avoir engendré un futur Ministre ou même un Président de la République ?

C'est une réalité en milieu rural. La majorité des enfants s'arrêtent au primaire, ou un peu après. Qu'est-ce qu'ils ont appris durant les quelques années qui leur ont été données ? Est-ce que ça les rendra plus autonomes dans la vie ? Est-ce que ça leur donnera les moyens de gagner mieux leur vie ?

Ou est-ce qu'on a seulement soulevé le voile de la connaissance pour les éblouir, et ensuite recouvert définitivement ce Saint Graal à jamais inaccessible ?

Est-ce qu'on a pas seulement « déconstruit » leur base culturelle et sociale pour la remplacer par... « rien » ?

Et si tout simplement, le seul et grand BUT de l'école en milieu pastoral était de voir émerger une nouvelle génération de pasteurs fiers de l'être, sachant lire, écrire et parler cette langue qui nous rassemblent tous et dans laquelle les textes de loi sont rédigés ?

Des pasteurs capables de représenter leur communauté plus efficacement qu'aujourd'hui, capables de lire une notice de produit vétérinaire, de rédiger un contrat, de parler d'égal à égal avec les services techniques et les partenaires, d'être présents dans le paysage de la société civile en tant que pasteurs, et pas seulement représentés par quelques citoyens qui ne sont que des parents éloignés... Et de voter en connaissance de cause leurs députés, conseillers sur la base de leurs capacités...se serait un grand changement.

Et si cette émancipation des consciences dont on parle, ne se limitait pas seulement à la politique et à l'acquisition de revenus...mais permettait aussi d'accéder à l'art, à la connaissance du Monde, à la conscience écologique, la citoyenneté mondiale, bref, à toutes ces sortes de choses apparemment inutiles pour ceux qui ne voient dans les études qu'un moyen de gagner mieux sa vie et d'avoir du pouvoir ?

Cette école là, si elle prépare vraiment cet avenir, si elle existe, alors nous devrions vraiment la soutenir de tous nos efforts.

Il faut rêver loin vers l'impossible pour ne pas manquer la somme des possibles qui sont nous sont proches.

Mais une nouvelle stratégie pleine de promesses

Depuis la fin des années 90, de nombreux pasteurs, et principalement les Peuls Wodaabés, se sont engagés dans une stratégie nouvelle pour adapter leur société aux nouveaux défis. Curieusement, cette stratégie pourtant massive et générale dans tout le pays n'est pas documentée ni publiée, et passe presque inaperçue dans sa dimension de phénomène quasi historique².

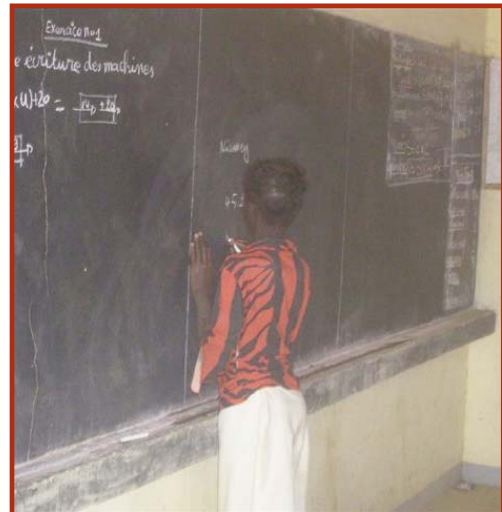
Il faut décrire brièvement ce mouvement d'ensemble...

Les pasteurs les plus mobiles sont les plus performants au niveau de leur élevage, mais ils sont aussi les plus invisibles par l'Etat et les projets, les plus vulnérables sur le plan foncier, les plus marginalisés sur le plan des services de base.

Pourtant, ils ne sont pas errants. Tous ont un « chez eux », un endroit auquel ils s'identifient, même si ce n'est qu'un puits, même si ce n'est qu'une vallée de puisards, ou une enclave pastorale en zone agricole pour certains, un endroit où ils repassent régulièrement et où les autres populations leur reconnaissent une occupation ancienne et des droits relatifs. De plus, ils sont bien sûr recensés auprès d'une commune et membre d'une structure coutumière administrative. Ils ne sont donc pas des SDF, même s'ils n'ont pas de murs.

Constatant leur invisibilité et leur retard dans les processus de la société moderne, certains précurseurs du Nord Dakoro, membres de AREN, ont commencé à installer quelques familles aux abords des puits familiaux vers les années 96-97. Toute une gamme de tâches nouvelles leur était assignée :

- gardiennage du puits
- présence permanente pour interagir avec l'administration et les projets. On savait désormais où trouver des interlocuteurs de leurs communautés.
- Gardiennage et gestion de dépôts de céréales
- Création d'écoles pour la tribu, le groupe lignager, avec accès aux populations voisines.



Ce dernier point surtout nous intéresse. Certains préalables remplis, dont la construction d'une paillote de dimension précises et d'un stock de céréale pour la cantine scolaire, l'Etat pouvait accorder l'affectation d'un instituteur ou au moins d'un contractuel. Cette possibilité nouvelle éclairait donc d'un jour nouveau la scolarisation en milieu nomade. Les élèves pouvaient dès lors fréquenter un établissement scolaire où ils ne seraient pas en minorité, où les gestionnaires de la cantine seraient de leur groupe ethnique, bref, grandir et étudier sans quitter leur milieu. L'instituteur lui-même se trouve immergé dans le milieu et peut donc le comprendre davantage, et offrir ainsi une interface plus efficace avec le monde moderne. Il est sous contrôle direct des parents d'élèves, qui peuvent également l'aider dans toutes ses difficultés, qu'elles soient domestiques ou pédagogiques.

Ainsi, le groupe peut conserver toute sa liberté de mouvement pour assurer tous les impératifs de mobilité liés aux cycles saisonniers, et laisser ses enfants à la garde de quelques familles qui jouent désormais un rôle essentiel d'intérêt collectif. Les enfants sont en contact avec le bétail, avec les informations de la brousse, avec leur langue maternelle, leur système éducatif particulier, et peuvent rejoindre les parents dans les périodes de congé pour parfaire leur éducation d'éleveur, comme les autres enfants non scolarisés.

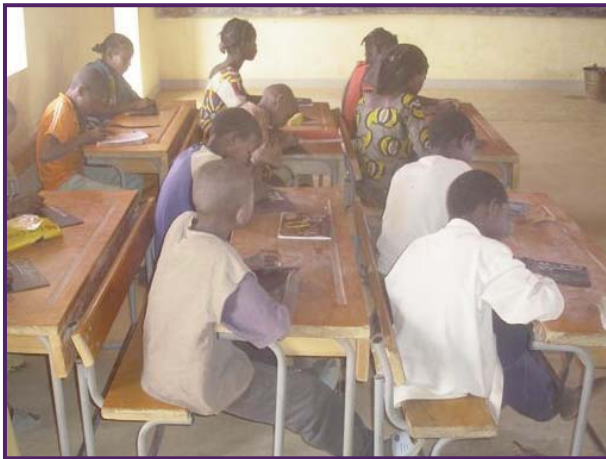
La première école de ce type fut celle de Tacha Ibrahim, qui démarra avec la rentrée en 1997. Le projet de l'AREN, le PAAPB³, fourni un appui diversifié à ces sites d'attache durant 4 ans et le Prozosas assura des constructions de classe en dur. Les deux projets se sont par ailleurs

² Le Lasdel vient de décider le principe d'une étude du cas de la Commune de Bermo.

³ Programme d'Appui aux Associations Pastorales de Bermo, de 1998 à 2001, projet initié par Roland Hammel, SOS-Sahel GB et les leaders locaux de AREN

complémenté pour doter les écoles de stocks de céréales et de fonds pour les cantines. Depuis, dans le Nord Dakoro, près de 20 écoles de ce type ont émergé sur le même modèle. Leur nombre a justifié la création d'un collège à Bermo depuis deux ans.

En 1996, on ne pouvait trouver dans cette population, que 5 enfants qui aient suivi le primaire puis le secondaire. Et encore, c'est grâce au soutien rapproché de la mission catholique. L'actuel Maire de Bermo, l'un des plus jeunes du Niger, est issu de cette génération. Aujourd'hui, ils sont des centaines dans toute la zone pastorale à vous parler français et à suivre assidûment les cours. Particularité, le taux de scolarisation des filles avoisine les 50 %. Avec le relais de l'AREN, mais surtout des contacts étroits que les Wodaabés entretiennent entre les lignages et les tribus, le phénomène a fait tache d'huile. Cette stratégie se retrouve aujourd'hui dans tout le pays, de Filingué à N'Guigmi. Toutes les tribus veulent leur école, toutes créent un point sédentaire sur leur zone d'attache, toutes cherchent des soutiens à leur stratégie, motivés par la réussite des leaders d'opinion de Tacha Ibrahim et de Bermo.



Pourtant, les projets intervenant dans le secteur ne s'intéressent que très peu à soutenir ces initiatives. Les soutiens ne proviennent généralement que de très petites ONG non spécialisées, très sporadiques et non concertés.

Il y a là un paradoxe.

Pour nous SNV, il y a lieu de se pencher rapidement et efficacement sur la question. Ne faudrait-il pas consentir quelques moyens et du temps pour étudier davantage l'opportunité magnifique qui nous est offerte par ces parents d'élèves motivés ? **Pastoralisme et éducation ?**

Faut-il encore chercher des formules alors que des milliers de familles ont

engagées une démarche commune avec un certain succès depuis près de 10 ans ? Le cas du Nord Dakoro est un cas d'école. Sans doute devrions-nous examiner de près les processus qui ont aboutis à ce résultat et nous en inspirer pour définir une conduite à tenir devant les demandes d'appui qui émanent de partout en zone pastorale et devant lesquelles les Communes sont souvent prises au dépourvu. Connecter et intéresser les ONGs spécialisées, appuyer de près les associations de parent d'élève, offrir un soutien organisationnel aux instituteurs, favoriser les voyages d'échange entre parents d'élèves, etc... etc...

Voilà un domaine d'investissement prometteur et passionnant qui s'ouvre à nous et qui nous permettra d'atteindre des impacts multiples.

Certes, le programme scolaire reste le même, et les réflexions relatives à la condition d'enfant pasteur, ou même rural, sont toujours d'actualité. Mais le cadre de l'école, lui, a changé dans ce nouveau modèle. Et c'est déjà une petite révolution !

Mais, faut-il nécessairement que l'enfant nomade...allons plus loin...l'enfant rural, reçoivent une éducation particulière par rapport à l'enfant des villes ? Il y a là une question de fonds le rôle de l'école, en tant qu'outil d'éducation à la vie et la citoyenneté.... Les nigériens sont tous égaux en droits. Est-ce qu'on ne verrait pas une discrimination si on allait trop loin ? Les manuels actuels prennent plein d'exemple imagé de la vie courante...de la vie urbaine surtout.

Mais est-ce que les enfants des villes aussi ne devraient pas se nourrir, s'imprégner d'exemple ruraux, pour replacer les différentes manières de vivre sur un même pied d'égalité?

que l'enfant nomade utilise l'exemple des élèves qui vont au musée... C'est bien... qu'il apprenne comment estimer la valeur de production d'un champ en multipliant les tias et les convertir en sac, puis en cash selon les cours du marché, c'est bien..... mais il faudrait aussi que l'enfant des villes puisse par exemple, calculer que cette vache à 13 ans, qu'elle a mit bas 8 fois, quel est a été l'intervalle moyen entre ses mises bas dans sa carrière ????? L'usage de cet exemple, en dehors du côté math, lui imprimera à l'esprit l'idée qu'une vache a une carrière.... Et que c'est un des

nombreux paramètres de choix des reproductrices descendantes de cette vache...un aspect du métier d'éleveur, très spécialisé.

Le calcul de consommation de carburant d'un taxi de Niamey, à mon avis, est bon aussi pour l'enfant pasteurs, pour prendre un exemple contraire. Ça l'aide à imaginer les contraintes de ce métier et tout ce que le coût de la course contient comme paramètres de calcul. Un jour il ira à Niamey... Et ce calcul sert aussi entre Tasker et Zinder.

Tu vois ce que je veux dire ? C'est la question de redonner une valeur au monde rural et à la profession de pasteur, à la profession d'agriculteur qui est très noble mais aussi tellement dévalorisée. Que chacun se retrouve dans le système scolaire, **que chacun voie les autres couches et catégorie socio culturelles et se voie lui-même aussi représenté à égale hauteur. L'égalité dans la diversité.**

Si de temps en temps, les livres d'écoles pouvaient, à un propos ou un autre, en math comme en grammaire, saisir l'occasion de valoriser les professions rurales, se serait bien.

Je ne suis pas pour une école cloisonnée dans le programme, ni cloisonnée d'aucune manière... Pas plus ethniquement d'ailleurs que dans son contenu.

Mais sans doute, par rapport à tes remarques, un important travail de réflexion pédagogique doit avoir lieu, un travail de fonds. Mais il en est ainsi de tous les programmes scolaires, ils doivent périodiquement être revus et adaptés.

C'est encore un autre débat, qui va plus loin encore et que je trouve très très intéressant. Mais je vais vous surprendre, ce débat, le Maire de Bermo et les leaders qui ont créés ces écoles le découvrent en ce moment. Il y a quelques années, étant eux même non scolarisés (*pas le Maire, mais les autres leaders de l'époque*), ces gens croyaient que l'école allait faire de leurs enfants des gens capables dans tous les domaines et surtout de résoudre tous leurs problèmes. Aujourd'hui ils ont beaucoup appris, et notamment que l'école n'est pas un miracle qui donne aux enfants l'omnipotence.



Leur question ? Que faire pour tous les enfants qui ne vont pas au collège ? Que vont faire les enfants qui vont s'arrêter au collège ? Alors... des modules spécifiques pour valoriser les acquis de la scolarité dans le milieu ? Des formations professionnelles d'éleveurs et d'agriculteurs ? Ah... ça se serait excellent... les vrais professionnels de l'élevage et de l'agriculture sont bien les éleveurs et les paysans.... Pas les vétérinaires et les agronomes ou les agro-businessmen...Heureusement que nous n'avons pas qu'eux pour nourri la planète.

Et on peut encore rêver très loin.....